NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

72 Nº 8 1950

Les fondateurs de la Compagnie de Jésus et l'humanisme parisien de la Renaissance (1525-1536)

Henri BERNARD-MAÎTRE

p. 811 - 833

https://www.nrt.be/it/articoli/les-fondateurs-de-la-compagnie-de-jesus-et-l-humanisme-parisien-de-la-renaissance-1525-1536-2705

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LES FONDATEURS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS ET L'HUMANISME PARISIEN DE LA RENAISSANCE

(1525-1536)

Depuis cinquante années environ, les origines parisiennes de la Compagnie de Jésus ont fait l'objet de diverses enquêtes sérieuses. Le premier en date, le Père Cros a avoué sa déception : tout y est, affirme-t-il, « très obscur » (1). Quelques années plus tard, le Père Fouqueray (2) s'est efforcé de l'éclairer par de nouveaux renseignements; le résultat n'en a guère été plus satisfaisant. Le Père Paul Dudon, à son tour, s'y est repris, dans son excellente biographie de *Saint Ignace de Loyola* (3). Le progrès y était notable; il est resté insuffisant : 53 pages seulement du chapitre IX de la première partie et 12 pages des appendices 12-15, sur 663 pages en tout. Donc pour onze années environ de formation (1525-1536), pas même le dixième de l'ouvrage! La disproportion est flagrante, du seul point de vue matériel. Comment s'étonner dès lors qu'il soit difficile de suivre l'évolution d'Ignace et de ses compagnons durant cette phase décisive pour la future Compagnie de Jésus!

Et pourtant ce que nous savons nous fait entrevoir l'importance de ces années (4). Imbart de la Tour l'a dit, en général, pour la période 1521-1538 :

---

(1) *Saint François Xavier. Son pays, sa famille, sa vie,* 1903, p. 269.

(2) *Histoire de la Compagnie de Jésus en France,* t. I, 1910, p. 8-58.

(3) Parue en 1933, mais dont la Préface fut signée en 1921.

(4) *Note Bibliographique* : Depuis que les Pères Cros, Fouqueray et Dudon s'efforçaient de ramasser à droite et à gauche les maigres détails, jusqu'alors épars en des publications de niveau scientifique très inégal, la production s'est incroyablement accrue, en quantité et en qualité.

Pour le *cadre historique,* Melle Jeanne Giraud, en 1939, a fait une recension, du point de vue littéraire surtout, dans son répertoire *Manuel de Bibliographie littéraire pour les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.* Un peu plus tard, *La religion de Rabelais,* publiée par M. Lucien Febvre en 1942, contient en annexe un choix critique, d'horizon beaucoup plus vaste, qui ne comprend pas moins de 555 titres d'ouvrages, presque tous récents. Avec la *Bibliographie de Livres sur le XVIe siècle, surtout Réforme, Renaissance, Humanisme* de la librairie d'Argence à Melun (1946), l'on serait presque à flot si l'on n'était débordé par le rythme pressé des nouvelles publications. Le *Bulletin de la Société d'Histoire du protestantisme français,* ainsi que la *Bibliothèque et Revue d'Humanisme et Renaissance,* continuent à déverser plusieurs fois par an des contributions de premier intérêt. Qu'on y ajoute la *Correspondance d'Erasme,* si admirablement éditée par Allen en onze tomes et nous conduisant jusqu'au milieu de 1536; les révélations du chanoine Henri de Vocht sur l'humanisme contemporain en Belgique; les travaux de détail de M. Robert Ricard et de M. Emile Bataillon en ce qui touche à l'Espagne et au Portugal... Tout cela rend impérative la révision attentive des témoignages explicites concernant le séjour des fondateurs de la Compagnie de Jésus à Paris.

Il se trouve justement que ces textes les plus importants, jusqu'ici dissémi-

Nulle période plus complexe, plus confuse, plus incertaine, nulle aussi plus féconde... C'est ici que notre XVIe siècle religieux se dessine. Dans la fermentation des esprits, l'ancienne discipline intellectuelle et morale de l'Europe se dissout, et ce sont aussi des formes de pensée et de croyance qui s'ébauchent; dans cette mêlée des dogmes et des partis, non seulement l'unité chrétienne se déchire, mais le protestantisme et le catholicisme moderne se constituent. La grande époque de la Renaissance est terminée; une ère théologique commence. L'humanité pensante a appris de l'antiquité tout ce que celle-ci pouvait lui enseigner; d'autres problèmes, d'autres passions la dominent, celle de sa destinée morale, de son salut et de sa foi (5).

Quand on songe à la place que tiendra par la suite la Compagnie de Jésus dans le mouvement des idées, l'on ne peut que regretter le peu de relief qu'Imbart de la Tour lui a donné dans son ouvrage, d'ailleurs inachevé. Tout au plus, à propos du poète Salmon Maigret, nous fait-il entrevoir « le petit cénacle... où quelques étudiants se retrouvent, méditent et prient autour d'Ignace de Loyola » (5bis).

En réalité, Ignace n'en était pas à son premier essai. Après sa blessure grave au siège de Pampelune (20 mai 1521) et sa conversion à la vie fervente, suivie d'un échec dans sa tentative d'installation en Palestine, il s'était appliqué courageusement, malgré son âge avancé (plus de trente ans), à l'étude des rudiments de la grammaire latine, puis à celle de la philosophie. En même temps, à Barcelone, à Alcala, à Salamanque, il avait commencé à s'attacher des disciples : la première « couvée » devait avorter. Presque immédiatement après son arrivée à Paris (2 février 1528), il avait repris cette tâche dans le

---

nés pour la plupart dans les soixante-dix volumes et plus des *Monumenta Historica Societatis Iesu*, ont été rassemblés, avec des compléments essentiels, dans les *Fontes narrativi de S. Ignatio de Loyola et de Societatis Iesu initiis* (le premier tome, paru en 1943, les reproduisait jusqu'à la mort d'Ignace, 31 juillet 1556; le second tome, qui va sortir des presses, prolonge leur série, critiquement étudiée, à partir de cette date). L'on aurait tort de croire d'ailleurs qu'il ne reste plus rien à prendre dans les ouvrages des XVIe et XVIIe siècles. L'*Alexipharmacum*, publié par le Dominicain Matthieu Ory en 1544 et réédité à plusieurs reprises, supplée, au moins partiellement, aux papiers de l'Inquisition française qui paraissent avoir irrémédiablement disparu. Tous les historiens de la Préréforme française (tels que Delaruelle pour Guillaume Budé) ont avidement exploité la Biographie qu'Hilarion de Coste, en 1657, a publiée de Jacques Le Picart; elle foisonne en détails oubliés sur les Docteurs et le milieu théologique de son temps...

C'est avec toutes ces informations qu'il conviendrait de reprendre l'examen minutieux du séjour des premiers Jésuites à Paris. Nous n'avons voulu en tracer ici qu'une simple esquisse, dans l'ordre de la chronologie; de nombreuses monographies de détail seraient ici possibles à la lumière des documents récents (par exemple *Diogo de Gouvea l'ancien*; le *collège Sainte Barbe*; les *Exercices spirituels et le théâtre chrétien*; le *Néoplatonisme de Marguerite de Navarre et les premiers jésuites*; la *Compagnie de Jésus naissante et l'Université de Paris*; les *papiers inédits de Guillaume Postel*; *l'humaniste anglais John Helyar et son manuscrit des Exercices spirituels*,...). Tout cela devrait s'insérer dans un examen plus ample de l'historiographie de la Compagnie de Jésus.

(5) Imbart de la Tour, *Les Origines de la Réforme en France*, tome III, préface, p. V.

(5bis) *Ibid.*, p. 303.

milieu des étudiants espagnols : une seconde « portée » (« partus » dans les textes latins) ne devait pas beaucoup mieux réussir. Malgré ces pénibles expériences, il ne s'était point découragé; peu à peu, avec une sage lenteur, au sein de cette Université parisienne, si tumultueuse parfois, il se mit à gagner un à un ceux qui lui resteraient fidèles : vers Pâques 1531, le Savoyard Pierre Favre, et seulement au début de 1534 le Navarrais François Xavier, tous deux venus à Paris vers 1525. Quatre autres les accompagnèrent à Montmartre le 15 août 1534 pour prononcer leurs vœux en privé. Après le départ d'Ignace (vers le début d'avril 1535), trois autres s'ajoutèrent encore, qui complétèrent ainsi le nombre des dix futurs fondateurs de la Compagnie de Jésus. Encore faut-il en mentionner deux ou trois autres qui reculèrent devant le pèlerinage envisagé en Terre Sainte (16 novembre 1536). Celui qui persévéra le plus longtemps, l'Espagnol Diego Caceres, garda la plus intime liaison avec eux jusque vers la fin de 1541; mais ensuite il les quitta pour se laisser enrôler dans la petite armée d'espions internationaux du roi François Ier !

Dans l'entre-temps, Ignace et les premiers fondateurs de la Compagnie de Jésus vinrent s'offrir au Pape Paul III pour les tâches que celui-ci jugerait les plus urgentes de la chrétienté. Ils étaient tous diplômés « maîtres-ès-arts » de l'Université de Paris. S'il est vrai qu'aucun d'entre eux n'avait été reçu « Docteur en théologie », c'était à cause des circonstances brusquées; ils ne tardèrent pas à être rejoints par plusieurs de leurs amis, qui avaient conquis ce grade si apprécié (Jérôme Nadal, Martin Olabe,...). Les uns et les autres s'étaient donc trouvés placés au mieux pour participer aux courants de pensée, les plus divers et parfois les plus opposés, de l'humanisme parisien à la Renaissance.

C'est ce qui, trop souvent, est méconnu par la plupart des historiens d'aujourd'hui. Ils en sont d'ailleurs excusables, car l'historiographie traditionnelle de la Compagnie de Jésus, hantée par une sorte d'obsession de la Contre-Réforme, n'a pas fait grand'chose pour les aider à retracer cette odyssée intellectuelle et spirituelle. Quand, vers 1860, Quicherat écrivait l'histoire du Collège Sainte-Barbe, que savait-on encore des remous violents qui agitèrent cette Institution vers 1533 ? Aujourd'hui les formules lapidaires ne suffisent plus à notre curiosité légitime : « Historiquement parlant, écrit par exemple M. Lucien Febvre (6), Erasme fait figure de vaincu; Luther et Loyola de vainqueurs, c'est un fait. » Nous avons besoin d'en savoir davantage, et par exemple, s'il ne convient pas de substituer à Erasme le cosmopolite, le Français Lefèvre d'Etaples, et à l'Allemand Luther, un autre Français, Jean Calvin.

Nous ne pouvons prétendre ici répondre à la question d'une ma-

(6) *Le problème de l'incroyance au XVIe siècle. La religion de Rabelais*, 1942, p. 330.

nière exhaustive, mais seulement en poser ce qui nous paraît constituer les principaux jalons chronologiques.

Précisons d'abord ce que fut le cadre où se place de 1525 à 1536 le séjour d'Ignace et de ses compagnons.

La ville de Paris a subi, au cours des temps, de tels changements qu'il ne sera pas inutile de la décrire brièvement, telle qu'elle nous apparaît dans les plans de l'époque, par exemple dans celui dit de la Tapisserie, rehaussé d'aquarelles (Collection de Gaignières, Cabinet des Estampes, Va.420.a), avec la notice annexée au plan de Georges Braun de 1530, dans l'édition française de 1574.

La rivière de Seine, se partant en deux, divise cette cité tant célèbre en trois parties : la première desquelles est l'Université; l'autre, la Cité; la tierce est dite la Ville. Charles le Grand, à la persuasion de Alcuin, son précepteur, y fonda l'Université, de celle qui était à Rome en l'an de Notre-Seigneur 796, et l'orna magnifiquement de plusieurs beaux privilèges, prérogatives et immunités. Aussi a-t-elle toujours été comme le domicile des Muses, des disciplines libérales et de toute humanité, la source et fontaine de toutes sciences, la mère et nourrice des hommes doctes, et la pépinière de toute doctrine. Cette Université est fondée sur quatre piliers très fermes, c'est à savoir la Théologie, Médecine, les Lois et la Faculté des Arts : les premières desquelles ont un Doyen et deux Bedeaux ou huissiers, et la dernière... élit tous les trois mois un Recteur, auquel toutes les autres obéissent comme à leur souverain chef... Il s'y trouve dix-sept églises, quatorze monastères, quatre hôpitaux, trois chapelles, vingt collèges publics,... trente collèges particuliers où sont entretenus étudiants en certain nombre, des fondations de riches personnages.

Les quelque cinquante collèges et plus étaient tous contenus dans l'étroite enceinte d'un kilomètre deux cents de côté, avec une façade de sept cents mètres à peine sur la rive gauche de la Seine. Deux séries de ponts seulement en assuraient la communication avec l'île de la Cité et, par celle-ci, avec « la Ville »; elles étaient gardées chacune par une poterne voûtée, le Petit Châtelet sur la rive gauche, le Grand Châtelet sur la rive droite. Aux abords de ces ponts, l'encombrement était extrême, et les communications très ralenties entre les trois parties de la ville. La vie des étudiants se concentrait donc principalement dans leurs collèges, qu'il ne faut pas s'imaginer tels que les établissements considérables de nos jours où l'on s'ignore habituellement les uns les autres. C'étaient surtout des pédagogies, souvent très modestes, ne comprenant parfois qu'une vingtaine de pensionnaires, et où l'on se retrouvait deux ou trois fois par jour en commun pour les repas; des cours s'y donnaient selon les ressources très variables des principaux et la vogue souvent changeante de l'actualité.

I. *Avant l'arrivée d'Ignace à Paris; le premier binaire : Pierre Favre et François Xavier (septembre 1525-février 1528)*

Par le mot « Binaire », dans les Exercices spirituels, Ignace désigne des « classes » ou « paires » d'hommes qui se trouvent au même mo-

ment en présence d'une décision à prendre, peut-être à l'imitation de ces négociants espagnols d'Anvers qui, en 1532, consultèrent quinze docteurs de l'Université de Paris sur la légitimité de certaines de leurs opérations commerciales.

Le premier « binaire » des futurs fondateurs de la Compagnie de Jésus a été composé par le Savoyard Pierre Favre et par le Biscayen François Xavier. Débarqués presque simultanément à Paris de leurs lointaines provinces, ils n'avaient alors de commun que leur âge, dix-huit ans, à quelques jours près. Pour le reste, très divers de tempéraments : Pierre, un petit pâtre des montagnes, discret, réservé, d'une limpidité d'âme transparente, appliqué à l'étude, mais porté au scrupule et profondément hésitant sur la carrière à embrasser; François, « jeune, gaillard et biscayen », d'une famille de nobles déchus, « la plus rude pâte d'hommes » qu'Ignace aura jamais à manier, raffolant du jeu et de la société, bien décidé à se conquérir dans la vie les honneurs ecclésiastiques auxquels sa naissance lui donnait droit. François était d'ailleurs protégé contre les excès habituels de la vie estudiantine par sa charmante exubérance. En somme, deux caractères complémentaires. Habitant bientôt la même chambre au Collège Sainte-Barbe, ils apprirent vite à se connaître et à s'estimer; ils y contractèrent la plus solide amitié, qui ne fera que s'approfondir jusqu'à la mort.

Le milieu dans lequel ils vivaient était à la fois très traditionnel et très ouvert. Le principal du collège en était un Portugais, Diogo de Gouvea, âgé de plus de cinquante ans, « un bel exemple de théologien sorbonique », nous dit-on, ne jurant que par ses maîtres préférés, Tateret et Durand de Saint-Pourçain. A ce titre, il pouvait passer pour une âme-sœur du principal de la « maison d'en face », le collège de Montaigu. Noël Beda est bien connu par son rôle bruyant dans les controverses du temps :

> Ardent, têtu, retors, au physique (il était bossu et bedonnant) comme au moral, mais dialecticien habile, intègre de mœurs, zélateur d'autant plus intrépide de l'orthodoxie que lui-même a été censuré pour des opinions téméraires, insensible aux attaques, indifférent aux moyens, toujours prêt à montrer les crocs contre ses collègues aussi bien que contre ses ennemis, tel est l'homme qui va passer au premier plan (à partir de son élection comme syndic de la Faculté de théologie en 1520). « Un parfait délateur », disent ses adversaires; le plus zélé des théologiens, ripostent ses partisans. Il est de ceux qui s'imposent, même à qui le déteste. A cette heure où, dans l'anarchie grandissante, l'Eglise est menacée et tout son être est tendu à la défendre, ne lui dites point qu'il usurpe. Il croit à sa mission... Ne le rappelez point à la mansuétude. L'amour des âmes commande les violences (7).

Justement à l'automne 1525, Beda vient de triompher bruyamment en obtenant la dispersion de ce qu'on appelait « l'école de Meaux ».

(7) Imbart de la Tour, *Les origines de la Réforme en France*, tome III, p. 213-214.

Sous l'impulsion d'un petit vieillard, savant et pieux, Lefèvre d'Etaples, un vif engouement s'était manifesté, au collège Lemoine, puis chez beaucoup d'universitaires, pour le retour aux sources chrétiennes. Bientôt, Lefèvre avait été appelé par l'évêque Briçonnet de Meaux à répandre ses idées par l'enseignement dans le peuple. Il y avait groupé des collaborateurs de renom, dont la destinée finale sera très diverse : Pierre Caroli versera dans le calvinisme; Gérard Roussel deviendra évêque d'Oloron sous la protection équivoque de Marguerite de Navarre; Martial Mazurier, ami déclaré d'Ignace de Loyola, sera nommé pénitencier de Notre-Dame de Paris! A ce moment, on ne pouvait point encore prévoir ces divergences. Tous les courants, qui s'étaient fait jour dans l'humanisme chrétien et la mystique traditionnelle, avaient fini par se rejoindre. Un seul mot leur convenait alors : l'*évangélisme*.

Entre tous les hommes, en effet, si diverse que soit leur origine, si troubles que se montrent leurs aspirations, s'est établi un principe commun, le retour à l'Evangile. Nous avons quelque peine aujourd'hui à nous imaginer ce que fut cet idéal nouveau, sa profondeur, sa force, son élan. Il n'est pas seulement la résurrection du passé chrétien, la connaissance directe et savante de la Bible : il s'affirme comme un sursaut de vie morale. Il répond à un besoin de certitude et de rénovation. Il crée bien plus qu'une culture : une foi. A travers sa parole, c'est le Christ même que tant de chrétiens veulent atteindre. Après la renaissance de la beauté et du savoir, voici bien la renaissance des âmes. Le vieil Evangile passe comme un frisson qui secoue l'Europe dans ses cimes les plus hautes, celles de la conscience et de la pensée (8).

A cet évangélisme, les libraires, qui se multipliaient dans le quartier latin de Paris, donnaient un aliment par les éditions, non seulement du Nouveau Testament, mais de la Bible entière et des écrits de beaucoup de Pères de l'Eglise. Lefèvre d'Etaples s'en était fait le plus séduisant et discret avocat; il était déjà dépassé par ses disciples, qui prétendaient détruire le monopole séculaire des Docteurs en théologie pour l'interprétation de la pensée chrétienne. On se désaffectionnait aussi de la dialectique effrénée des nominalistes. Les vieux maîtres, « Sorbonagres », comme dira Rabelais, s'en inquiétaient. Beda, Gouvea, et bien d'autres, comme le président Lizet du Parlement, s'en indignaient; puisque Luther, en Allemagne, s'était d'abord rattaché à ce mouvement de pensée, ils croyaient indispensable de s'y opposer.

En réalité, Erasme, l'initiateur cosmopolite, encouragé par un Thomas Morus, n'avait jamais voulu scinder l'unité de l'Eglise, même en proférant les plus vives critiques. Par contre, à partir de Luther, le mouvement, en se transformant, se déforma. Les Evangélistes se divisèrent entre eux. A côté du groupe de ceux qui se détachaient bruyam-

(8) Imbart de la Tour, *Les origines de la Réforme en France*, tome III, p. V.

ment de Rome, de la hiérarchie, de la tradition intellectuelle et culturelle, il y en avait un autre qui aspirait toujours à régénérer sans détruire, à restaurer la société chrétienne, non à briser la structure de ses lois ou de son gouvernement. Et ce fut une autre des conséquences de cette crise douloureuse, d'avoir, dans le catholicisme même, séparé, parfois opposé les deux tendances qui, formées alors, n'ont cessé de se survivre : celle de l'intransigeance, celle des conciliations possibles et du progrès. Dans le champ clos où se heurtaient les croyances, trois éléments évoluaient : conservateur, réformiste, révolutionnaire; celui qui défendait obstinément les anciennes méthodes et le vieil esprit, celui qui voulait la réforme sans rupture, celui qui poursuivait la réforme par la sécession.

La tendance séparatiste, patronnée par Luther, avait été réprouvée officiellement par tous les bien pensants de France en 1521, mais, jusqu'à l'affaire des Placards en 1534, les deux autres tendances se partageaient les esprits. Beda personnifiait, avec son collège de Montaigu, le conservatisme; Lefèvre d'Etaples incarnait, avec l'École de Meaux, le progressisme. Au milieu de tout cela quelle est l'attitude du collège Sainte-Barbe? Nous la connaissons, aussi clairement que possible, par les dépositions que les pires adversaires de Diogo de Gouvea feront plus tard devant l'Inquisition de Paris ou du Portugal. Diogo de Gouvea est un partisan presque farouche de l'orthodoxie; il le montre par son attitude décidée contre Erasme à la dispute de Salamanque en juillet 1527. En cela, il ne diffère donc guère de son collègue Noël Beda. Mais tous les Portugais s'accordent à voir aussi en lui le véritable rénovateur de la culture intellectuelle pour leur pays.

Faut-il attribuer cette largeur de vues aux occupations politiques qui l'arrachent au cercle confiné des disputes scolastiques de l'Université ? Beaucoup moins professeur que diplomate ou qu'administrateur de pension pour étudiants, il est souvent employé par la cour de Lisbonne pour les nombreux différends qui opposent la France et le Portugal sur les mers. Pendant près d'un demi-siècle, à partir de 1513, il s'entremet ainsi dans les litiges à propos des expéditions de marins normands et bretons sur les côtes du Brésil et de la Guinée! On le voit sans cesse envoyer des lettres à ce sujet, circuler entre Paris et Lisbonne par Rouen, Dieppe, Bordeaux et l'Espagne. C'est une cause de gêne pour Sainte-Barbe : il est obligé de s'y faire suppléer comme principal du collège. C'est encore plus une source de profits. Grâce à ses relations fréquentes avec le Roi Jean III, Diogo se fait attribuer, en 1527, une somptueuse fondation de cinquante bourses. Il n'a plus qu'une préoccupation pour son Collège : celle d'y attirer les meilleurs étudiants et les maîtres les plus renommés.

Il y réussit d'ailleurs. Sainte-Barbe devient le quartier général, non seulement des Portugais, mais des Espagnols qui veulent eux aussi se servir de Diogo pour protéger leurs privilèges maritimes contre la

France. Nous connaissons les noms d'un certain nombre des « illustrations » d'alors : Gelida le logicien espagnol, Fernel le médecin (mesurant le premier degré de méridien), Guillaume Postel le domestique omniscient... Pierre Favre n'a que des mots d'éloge pour son maître, Jean Penha, médecin lui aussi, et étudiant le grec. Xavier, dans ses confidences, nous apprend en outre ce que nous pouvons soupçonner : le laisser-aller de la discipline, sous la surveillance lointaine d'un principal trop souvent absent! Les élèves sautent le mur, durant la nuit, sous la conduite d'un maître dévoyé, pour se rendre dans les endroits mal famés. Aux dangers du corps, inséparables de la débauche, se joignent ceux, encore plus graves, de l'esprit; il le reconnaîtra plus tard, dans une lettre à son frère (25 mars 1535) : « *J'ai connu de mauvaises compagnies, que je ne soupçonnais point,* par suite de mon peu d'expérience ». On a tort de conclure de cet aveu qu'il faisait alors cause commune avec les « luthéranisants »; Calvin n'avait pas encore réduit en système les théories des « mal sentants »!

Ce qui est vrai, c'est qu'entre les excès des extrémistes, de droite et de gauche, il n'était point aisé de tracer une « via media ». Les évêques et le roi se préoccupaient beaucoup de définir celle-ci avec fermeté. Tel fut l'objet des conciles provinciaux, et en particulier de celui de la région de Sens, qui s'ouvrit au début de 1528 à Paris sous la direction du chancelier Duprat. Ainsi que l'a bien démontré le P. Dudon, si l'on y condamna de nouveau les abus de langage et d'attitude des séparatistes, l'on ne s'y montra aucunement disposé à sacrifier aux conservateurs, tels que Béda, les acquisitions solides de l'humanisme rénové. Les « Règles d'orthodoxie » des Exercices en paraissent directement inspirées.

II. *Un vieil étudiant en grammaire latine à Montaigu (2 février 1528-septembre 1529)*

Les diverses raisons pour lesquelles Ignace a quitté l'Espagne afin de se rendre à Paris nous sont connues par ses lettres : 1° échapper aux persécutions dont il a été jusqu'ici l'objet; 2° réduire les distractions inévitables de l'apostolat, étant donnée son ignorance de la langue française; 3° s'initier à de meilleures méthodes pédagogiques; 4° essayer enfin d'y réunir de nouveaux compagnons.

Le premier de ces motifs est particulièrement instructif pour nous. Les expériences spirituelles d'Ignace, comme retraitant et comme directeur, avaient été consignées par lui dans des « papiers » qui, à diverses reprises, avaient attiré la suspicion des autorités ecclésiastiques (autres que l'Inquisition), sans avoir été jamais condamnées par elles. Ce que contenaient alors ces « papiers » ne nous est pas

exactement connu, mais seulement, sous le nom d'Exercices spirituels, par un double état, l'un espagnol (dit « Autographe »), l'autre latin (versio prima A), qui datent tous deux environ de 1540-1541, c'est-à-dire de l'époque où se constituait définitivement la Compagnie de Jésus. Plus tard, en 1547, en même temps que la Versio prima latine sera retouchée, une traduction toute nouvelle, dite *Vulgata latina*, sera élaborée sur nouveaux frais ; elle contiendra de variantes non négligeables et elle sera préférée par Ignace pour l'impression, comme l'expression définitive de sa pensée, bien que la *Versio prima* dite B ait été elle aussi approuvée par le Saint-Siège.

Pour la période du séjour à Paris, nous ne possédons plus qu'un autre texte, latin lui aussi, datant de 1536 au plus tard ; c'est la transcription plus ou moins fidèle et complète de ce que Pierre Favre enseigna à un humaniste anglais, John Helyar, disciple de Louis Vivès et grand admirateur d'Érasme. Il est des plus instructifs. Bien des traits, que nous appellerions « archaïques », s'y rencontrent, comme les traces indéniables de l'influence du théâtre chrétien, alors si florissant dans la chrétienté et spécialement à Paris : les trois personnes de la Sainte Trinité contemplent la terre du haut du ciel « à travers des fenêtres », l'âme du Christ descend aux limbes après la crucifixion « comme un grand oiseau blanc »,... Plus suggestifs encore que ces traits, sont ceux qui prouvent l'influence de la vie parisienne d'alors dans la *Versio prima* A et l'Autographe espagnol : au lieu de donner des références à l'ouvrage de Ludolphe le Chartreux pour les « Méditations de la vie du Christ », c'est à une édition du *Novum Testamentum* que nous sommes renvoyés, avec indication de chapitre et de verset, comme dans les publications de Robert Estienne. Beaucoup de traditions apocryphes qui enchantaient encore les esprits au moyen âge ne sont plus rapportées qu'avec des restrictions, « ut pie creditur », « ut pie meditari licet »,... la critique historique a fait son apparition.

Nous voudrions en savoir plus. Ignace, à Alcala, avait vécu dans l'intimité de l'imprimeur Diego de Eguia, le grand divulgateur des traductions espagnoles d'Érasme. A Salamanque, on avait voulu le compromettre indirectement dans les violentes discussions, où l'archevêque de Séville, Alonso Manrique, avait pris résolument parti en faveur d'Érasme. Dans sa patrie, l'atmosphère était devenue irrespirable, et c'était une des raisons pour lesquelles il s'en était retiré. Or, à Paris, il retrouvait Érasme et ses disciples ; c'était autour d'eux que se concrétisaient plus que jamais les susceptibilités dogmatiques des conservateurs tels que Noël Beda. Les progressistes modérés avaient fort à faire pour se garder en équilibre : on le vit bien quand fut condamné au bûcher Berquin, le traducteur français d'Érasme.

Pour autant que nous sommes en mesure de connaître les premières démarches d'Ignace dans ce milieu si nouveau, c'est d'abord

parmi ses compatriotes qu'il se fait peu à peu une place, et non sans s'attirer des rebuffades par son extérieur insolite. Trompé par un ami à qui il avait confié son petit pécule, il se voit réduit à mendier le logement à l'hôpital Saint-Jacques, de l'autre côté de la Seine. Il est réduit aux abois par la misère. Il entre en rapport avec un Chartreux très connu dans le monde universitaire (ne serait-ce point Couturier, dit Sutor, un des plus fougueux adversaires d'Erasme ?) et avec un religieux de l'abbaye de Saint-Victor, si fameuse par sa bibliothèque ouverte au public. Il est aidé par un bachelier en théologie, l'Espagnol Juan de Castro, originaire de Burgos, mais, finalement, il est contraint d'aller mendier des ressources durant deux mois en Flandre auprès des riches marchands de Bruges. Il y retournera l'année suivante (1529), ainsi qu'à Anvers, et même une troisième année (1530) jusqu'en Angleterre. Un détail révélateur nous a été conservé de ces excursions imposées par le besoin. Louis Vivès, à Bruges, le reçoit à sa table dans sa pédagogie pour jeunes Espagnols de bonne famille, tels que Rodrigo Manrique (le fils de l'archevêque de Séville), Juan Castello, Benavidius Gomez, Ferdinand Ruiz de Villegas... Ce milieu est tout pénétré des influences érasmiennes; John Helyar, l'Anglais, qui fera les Exercices en 1535-1536, s'y rattache étroitement.

A Paris toutefois, c'est plutôt chez les adversaires d'Erasme qu'Ignace paraît avoir commencé à prendre ses habitudes. Le collège de Montaigu, sous la direction de Jean Standonck et de ses successeurs, s'était acquis une solide réputation de bon ordre et d'excellent enseignement de grammaire latine; il en fréquente assidûment les leçons avec plusieurs de ces personnes âgées, surnommées irrévérencieusement les « galochards » à cause des chaussures qu'ils portent contre la boue des rues. Au Collège Sainte-Barbe, qui en est contigu, la colonie espagnole est nombreuse. François Xavier, s'il l'a dès lors rencontré, n'a pu se retenir de se gausser de ce mendiant bizarre qui vivote, comme il peut, à la merci des autres.

D'autres Espagnols, par contre, commencent à céder à son irrésistible attirance, en premier lieu Juan de Castro, étudiant de Sorbonne, qui va bientôt être reçu docteur en théologie. Un autre étudiant de Sorbonne, Pierre de Peralta, s'est déjà acquis une certaine notoriété; il est lié avec Pierre Ortiz, un des personnages les plus influents de la colonie, et il lui dédie le 1er septembre 1528 la Table des matières composée pour la réédition du Commentaire de John Mair sur la Seconde partie du Livre des Sentences. Ignace, malgré ses résolutions, est toujours « assoiffé » (sitientissimo) d'apostolat. Il donne à tous deux les Exercices spirituels, ainsi qu'à un troisième, le Basque Amador de Eldayuen, pensionnaire de Sainte-Barbe, et par conséquent connu de Xavier. Après la retraite, les fervents néophytes vendent tout ce qu'ils possèdent, jusqu'à leurs livres, pour en donner

le prix aux pauvres. Ils s'en vont, à l'imitation d'Ignace, loger à l'hôpital en mendiant leur nourriture de porte en porte. L'émotion est vive parmi leurs amis. Pierre Ortiz en voudra longtemps à Ignace d'avoir « débauché », comme il dit, Pierre de Peralta. Diogo de Gouvea l'accusera d'avoir rendu fou Amador, et menacera de lui faire donner publiquement le châtiment de la « salle », avec des fouets, s'il met les pieds à Sainte-Barbe. Finalement, on profite d'une absence momentanée d'Ignace à Rouen pour contraindre les convertis à quitter leur hôpital et à reprendre leur vie antérieure.

Quand Ignace reparaît à la capitale, il y apprend qu'il a été déféré à l'Inquisiteur dominicain Matthieu Ory. Sans s'émouvoir, il se présente à lui, mais le procès traîne en longueur. Peu de temps avant la saint Remy (1er octobre 1529), il finit par être acquitté. Nous voudrions en savoir plus long sur cet épisode. A défaut des archives de l'Inquisition qui semblent avoir été anéanties, l'*Alexipharmacum*, publié par Matthieu Ory en 1544, contient des considérations sur le « bon esprit », qui nous aident à reconstituer les considérants de la sentence libératrice d'Ignace. Quant à Pierre Ortiz, plus tard réconcilié avec celui-ci, nous en possédons une courte note, ainsi résumée significativement par le Père Nadal : « Etiamsi quis in contemplationibus et exercitiis spiritualibus multum versatus sit, non debere eum de difficilibus theologiae quaestionibus iudicare nisi studiis theologicis sit excultus. » A Paris comme en Espagne, la conclusion est identique. La science infuse ne peut point suffire, même avec le contrôle des autorités ecclésiastiques ; elle doit s'adjoindre la science acquise. Donc, il faut d'abord apprendre le latin, surtout pour parler des choses de l'âme. En Espagne, tout écrit spirituel en langue vulgaire est à priori suspect. A l'été 1529, Ignace sait l'indispensable en latin ; il possède ainsi la clef nécessaire pour les ouvrages nombreux que publie alors l'imprimerie française. Bien plus, le temps approche où, par l'intermédiaire d'amis sachant le français, comme Pierre Favre et même François Xavier, il pourra s'instruire de ce qui se dispute autour de lui.

Il s'agit maintenant pour lui de choisir un collège pour étudier la philosophie ; celui de Montaigu pourrait convenir. Mais, pour des motifs que nous pouvons seulement soupçonner, c'est son émule, celui de Sainte-Barbe, qui va devenir le lieu de recrutement de ses compagnons définitifs. Le fait est d'autant plus significatif qu'à ce moment même, Noël Beda, tout-puissant à Montaigu, avec son intime ami Pierre Lizet, se déchaîne plus que jamais contre les progressistes modérés. A Sainte-Barbe, l'atmosphère intellectuelle est tout autre ; elle serait même presque trop libérale, comme le montreront les événements à suivre.

III. *La philosophie à Sainte-Barbe (octobre 1529-avril 1533)*

Ignace donc, à la rentrée des classes de 1529 (1er octobre 1529), devient le cochambriste et le commensal attitré de Pierre Favre et de François Xavier à Sainte-Barbe. C'est évidemment avec l'agrément de Diogo de Gouvea l'ancien que nous avons vu s'indigner contre lui à propos d'Amador. Pour expliquer cette réconciliation, des traditions postérieures ont fait entendre que, par une sorte de dramatique conversion, le principal s'était humilié devant la sainteté éclatante du vieil élève. Les textes contemporains ne nous disent rien de cela, mais seulement nous y voyons le caractère de Diogo de Gouvea, homme fait tout d'une pièce. Diogo de Teive, par exemple, le dépeint ainsi à l'Inquisition portugaise :

> Notre maître Diogo de Gouvea, le Docteur vieux, paraît être un homme de grande considération et de grande vertu, envers qui nous sommes tous en grande obligation parce qu'il est une des causes principales du développement des bonnes lettres dans ce royaume, mais... il est très véhément en ses passions et entêté dans ce qu'il s'est fourré une fois en la caboche.

Quand il discute, c'est un ferrailleur enragé : « argumentum sine colera est velut aqua tepida ». Il a les canonistes en sainte horreur, — « negras leis », proclame-t-il —, et il désire les voir relégués à deux journées de la capitale, sans doute parce qu'il y trouve une source de perversion intéressée pour les clercs chasseurs de prébendes. Au demeurant, dans toute sa correspondance, même et surtout lorsqu'il se plaint de passe-droits, il apparaît comme un homme foncièrement honnête, un brave homme. Faut-il de plus soupçonner, en faveur d'Ignace, la suave influence de Pierre Favre, que Diogo semble avoir particulièrement apprécié ?

Diogo l'ancien ne va pas tarder à éprouver de rudes mécomptes, du côté où il s'y attend peut-être le moins. Dans la véritable dynastie de neveux ou de cousins (huit ou neuf) qui s'étaient groupés chez lui à Paris, il avait particulièrement distingué un fils d'une de ses sœurs, André, nommé de Gouvea comme lui, celui dont Montaigne dans ses Essais, dira qu'il est à ses yeux « le premier principal de France ». En 1530, ce n'était encore qu'un jeune homme plein d'espérances, quand Diogo l'ancien, décidément trop absorbé par ses tâches diplomatiques et ses affaires religieuses hors de Paris, le chargea d'administrer le Collège Sainte-Barbe en son absence. Le beau choix en vérité! C'était introduire le loup dans la bergerie. Plus tard, Diogo en sera horrifié; il épanchera sa bile contre « ce bon apôtre » et contre son complice, le professeur de logique Gelida : « Pour le reste, ajoutera-t-il, savoir si son sentiment est de la farine de Luther ou non, je n'en dis rien pour l'heure; je m'en remets à sa conscience. Je sais qu'il a toujours frayé avec des hommes de cette farine, et il les a

défendus tant en secret qu'en public ». Finalement, en même temps que des fraudes financières, il lui reprochera son attachement pour « un des capitaines de la bande ». Qui faut-il entendre par là ? Gelida, toujours resté dans l'orthodoxie, ou plutôt Nicolas Cop, fils d'un médecin célèbre de François Ier et le futur compère de Jean Calvin ? Il est certain qu'André profita de son autorité pour faire donner à Nicolas Cop en 1531 un enseignement à Sainte-Barbe.

La manière dont se justifiera plus tard André de Gouvea, est des plus instructives :

« Hier après dîner, écrira-t-il le 11 août 1537, je fus élu docteur régent de toute l'Université [de Bordeaux] pour faire toujours la lecture publique de la Sainte Ecriture au nom de la dite Université. Je sais bien que Monsieur mon oncle [Diogo l'ancien] s'en réjouira peu. Mais je ne sais qu'y faire. S'il passait par Bordeaux, j'aimerais qu'il m'entendît pour voir si la théologie qu'on apprend par la Sainte Ecriture et par les Docteurs de l'Eglise ne vaut pas mieux que la théologie sophistique, qu'on apprend chez Tateret et Durand : c'est parce que je ne veux pas perdre mon temps à ces livres qu'il est envers moi comme cela. Car c'est là l'origine de tout. »

Ainsi la controverse, qui faisait alors rage à Paris entre conservateurs et progressistes, s'installait sourdement au Collège Sainte-Barbe lui-même. D'ailleurs, la Faculté des arts ou de philosophie, dans l'ensemble, était habituée à fronder « nos maîtres » les Docteurs en théologie, et ceux-ci le leur rendaient bien. Par exemple, en août 1530, les « artistes » furent officiellement blâmés d'avoir manqué de révérence envers Aristote, en substituant au commentaire de ses ouvrages le livre « d'un certain Allemand, Agricola » ; ils répliquèrent, par l'intermédiaire du Président du Parlement :

Nostram hanc Academiam Parisiensem ludibrio hactenus exteris nationibus fuisse, non aliam ob causam quam quod, omissis Evangeliis et Sanctae Ecclesiae doctoribus Cypriano, Chrysostomo, Hieronymo, Augustino et similibus, Sophisticem nescio quam ac Dialecticem, in qua non placuit Deo salvare suum populum, nostrates tamen Theologi profiterentur.

L'on devine si nos « artistes » applaudissent à la fondation du Collège de France par François Ier en 1530 : n'est-ce pas une douce revanche des humanistes ? Parmi eux, les médecins, tels que Fernel ou Cop, et sans doute Jean Penha, le maître commun de Favre, Xavier et Ignace, se distinguent par leur goût naissant pour l'observation exacte.

C'est dans ce milieu si aéré que les trois compagnons de chambrée poursuivent leurs études. Favre, constitué répétiteur d'Ignace, reçoit, en échange, des leçons utiles pour son âme ; lui mis à part, Ignace a renoncé, presque entièrement, à l'apostolat direct, pour s'appliquer le plus sérieusement à ses études.

Il vivait en paix avec tout le monde, nous dit le Père Polanco de cette époque, même avec ceux qui gardaient l'esprit du monde. Néanmoins, durant le

cours des Arts, aux heures que lui laissait l'étude, il s'appliquait à entrer en relation avec quelques personnages d'autorité pour s'en aider avec les étudiants, dans le dessein qu'il conservait de se gagner quelques compagnons pour le service de Dieu. Ainsi contracta-t-il amitié avec le docteur Martial, et le docteur Valle, et Moscoso, en les aidant tous dans les Exercices.

Les trois Docteurs ici nommés sont tous mentionnés dans les documents de l'époque. Le plus célèbre est ce « Martial » Mazurier qui a dû faire amende honorable en 1525, sous la pression de Beda, pour s'être compromis avec Lefèvre d'Etaples dans l'école de Meaux. Ignace lui donne de délicats conseils qu'il apprécie vivement :

Cum in Philosophia ne Baccalaureus quidem adhuc esset Ignatius [donc ceci se passait avant Noël 1532], Theologiae doctorem eum creare volebat, et hanc reddebat rationem : « Quandoquidem tu me Doctorem doces, iustum est ut et tu sis Doctor. »

Il y avait encore d'autres personnes distinguées avec qui frayaient les trois compagnons. Celui qui a laissé le souvenir le plus vivant dans leur correspondance est François Le Picart, Docteur de Sorbonne, originaire d'une excellente famille bourgeoise de Paris, et apparenté à deux évêques successifs de la capitale. Sa biographie a été écrite au XVIIe siècle par le Père Hilarion de Coste ; elle nous est précieuse, non seulement parce qu'elle nous a transmis beaucoup de détails sur ce saint prêtre, héritier de la tradition d'un Josse Clicthove, mais parce qu'elle est accompagnée de notices sur une quarantaine de Docteurs, ses contemporains, importants eux aussi à l'époque. Le Père Nadal, en quelques lignes assez piquantes de son Apologie à l'Université de Paris, fait remarquer que, sur une centaine de Docteurs que possédait alors la capitale, c'était à peu près le seul qui joignît l'exercice pratique de la prédication à la réflexion trop abstraite de la spéculation !

Le Picart, avec Beda, est aux premiers rangs des intransigeants qui se méfient des innovations patronnées par François Ier. Ils y récoltent à plusieurs reprises des condamnations royales à l'exil hors de Paris. Plus que jamais, les passions sont surexcitées en faveur d'Erasme. C'est en 1532 que François Rabelais, de Lyon, adresse sa lettre fameuse de dévote admiration à Erasme, et, en la même année, dans son *Pantagruel*, il malmène plusieurs des Docteurs de Sorbonne. Dans son catalogue burlesque de la Bibliothèque de Saint-Victor, il ménage une place grotesque à un « fray Inigo, Espagnol » ; faut-il entendre par là notre Ignace de Loyola, dont le rayonnement commence à se faire sentir dans un cercle élargi ? C'est avec une tranquille assurance que ce dernier encourage, en fin juin 1532, son frère à lui envoyer d'Espagne son neveu Emilien, non point pour s'appliquer au droit canon, mais à la théologie :

On fait ici plus de fruit en quatre années, que dans une autre que je connais bien [Alcala de Henarès] en six... Quant à le diriger dans ses études, pour

qu'il s'applique bien au travail, et pour l'éloigner des mauvaises conversations, je m'y emploierai selon tout mon possible.

Une partie de cette expérience lui venait de Pierre Favre qui, dans son émouvant Journal, nous en a fait confidence, à propos de certaines nuances de la vie française : « Non feci semel, cum essem Parisiis et mihi aliqua imperaret Pater Ignatius, cui solebam respondere patriam non ferre quaedam quae sibi videbantur ». Mais, dans cet échange de bons procédés, celui qui gagnait le plus, c'était Pierre Favre. Presque dès le début (fin 1529 ?), il s'était préparé avec Ignace à faire une confession générale à Juan de Castro (ne serait-ce point l'équivalent de la Première semaine actuelle des Exercices spirituelles ?). Il s'était mis, en outre, au régime de la confession et de la communion hebdomadaires, ainsi que de l'examen quotidien. Vers Pâques 1531 seulement, il se décida enfin à partager entièrement le genre de vie d'Ignace; néanmoins celui-ci le fit attendre encore plus de trois années avant de lui donner les Exercices! Quant à François Xavier, il acceptait bien les élèves recrutés au collège de Calvi, mais, plutôt que d'envisager la pratique de la vie évangélique, il se préoccupait de faire valoir ses titres éventuels de noblesse à une place de chanoine dans la cathédrale de son pays natal!

En décembre 1532, Ignace est reçu bachelier ès-arts, probablement avant Noël; le 13 mars 1533, il passe la licence, mais il recule momentanément devant les frais considérables de la maîtrise. Un témoin bien placé pour le juger, François Lainez, nous assure que ses connaissances scientifiques étaient des plus honorables. Pierre Favre, ayant achevé sa besogne de répétiteur auprès de lui, s'en va donc dans son pays natal de Savoie pour mettre ordre à ses affaires de famille avant de suivre Ignace.

IV. *Le Studium generale des Dominicains (avril 1533-15 novembre 1536)*

La dernière période du séjour des fondateurs de la Compagnie à Paris a été consacrée à la théologie. Elle aurait dû se clôturer, elle aussi, par l'obtention des grades, mais, par suite des guerres entre François Ier et Charles-Quint, ces études seront interrompues. Elles se déroulent d'ailleurs dans une atmosphère de plus en plus fiévreuse, au moins durant les années 1533 et 1534, et, pour certains des incidents les plus retentissants, en quelque sorte aux premières loges du spectacle par leur séjour au Collège Sainte-Barbe.

La crise débute durant le carême 1533 avec les sermons que Gérard Roussel, un des prédicateurs incriminés de l'école de Meaux, recommence à donner au Louvre en présence de la reine de Navarre. L'affluence y est énorme; François Le Picart, revenu d'exil, voit par

contre son auditoire se réduire. Mais la réaction des conservateurs s'entête. Contre eux, le roi sévit, sollicité par sa sœur Marguerite; tout en interdisant momentanément la chaire à Roussel, il éloigne une fois de plus Beda et Le Picart de la capitale. Quelques années plus tard, à Rome, quand la Cour de France voudra patronner la candidature de Roussel, devenu évêque, au cardinalat, plusieurs des compagnons d'Ignace seront interrogés par les autorités ecclésiastiques. Nous possédons leurs dépositions. Elles témoignent qu'à cette époque, peut-être par ignorance de la langue, et surtout parce que cela se passait dans un tout autre quartier de la ville, ils n'en recevaient guère que des échos indirects.

Pour ce qui suit, le Collège Sainte-Barbe est au contraire aux avant-postes, car, coup sur coup, par un privilège qui ne paraît s'être jamais renouvelé dans l'Université, il est appelé à donner trois Recteurs. Le premier nommé à cette haute fonction n'est autre qu'André de Gouvea, le neveu de Diogo l'ancien, et, suivant l'usage, après trois mois d'exercice, il a un successeur : c'est Nicolas Cop, le professeur introduit à Sainte-Barbe, au grand déplaisir de son oncle. Justement, un jeune homme, destiné à devenir célèbre, Jean Calvin, originaire de Noyon, revient à Paris vers le mois de juin, après avoir fait son Droit à Orléans; il prend gîte au Collège du Fortet qui n'est séparé que par une rue du Collège Sainte-Barbe. Par ses lettres, nous possédons des événements une chronique, aisée à compléter grâce à une longue relation adressée par Rodrigo Manrique, l'élève de Louis Vivès, à son maître. Manrique est lui aussi descendu au Collège de Fortet, — à moins que ce ne soit à Sainte-Barbe. Tout ce qu'il dit témoigne, en tout cas, qu'il est dans les secrets d'André de Gouvea, de Nicolas Cop et, semble-t-il aussi, de Jean Calvin.

La bagarre aurait pu commencer dès le 11 juin, à l'occasion d'un acte sacrilège qui avait été commis à Alençon, dans les états de Marguerite de Navarre. Celle-ci obtint que l'affaire fût étouffée, par intervention directe de son frère le roi. Mais, dans les premiers jours d'octobre, les intransigeants s'enhardissent jusqu'à faire jouer au collège de Navarre une farce où la reine Marguerite de Navarre est prise grossièrement à partie, avec son prédicateur favori Roussel, sous des masques transparents. Marguerite l'apprend; elle se fâche; la perquisition, opérée par le prévôt du guet, est sans résultat sérieux. Les étudiants se terrent.

Sous une autre forme, bien plus maligne, l'attaque reprend. Marguerite, d'une manière anonyme, avait publié deux ans plus tôt un long poème : le *Miroir de l'âme pécheresse*. Peut-être sous prétexte qu'il venait d'être réédité avec une traduction de Psaume effectuée par Clément Marot, un des plus violents Docteurs en théologie, Le Clerc, curé de Saint-André-des-Arts, le fait inscrire subrepticement sur une liste d'ouvrages prohibés, à côté du Pantagruel de Rabelais! Puisque,

le 10 octobre, Nicolas Cop a été élu Recteur pour succéder à André de Gouvea, c'est à lui que Marguerite fait transmettre l'ordre royal d'examiner officiellement le cas. Cop n'est que trop heureux de jouir de la confusion des théologiens. Il convoque le 27 octobre une assemblée plénière des quatre Facultés. Après une pénible discussion, cinquante-cinq Docteurs signent une déclaration pour désavouer la condamnation du *Miroir de l'âme pécheresse* : Diogo de Gouvea figure parmi eux, avec quinze autres cités dans les lettres ou écrits des fondateurs de la Compagnie de Jésus.

Par les commentaires sarcastiques de Rodrigo Manrique sur cette séance peu glorieuse, nous savons la fête que Nicolas Cop, André de Gouvea et leurs partisans (donc, sans doute, Jean Calvin) font alors à Sainte-Barbe pour fêter l'humiliation des adversaires. Deux autres séances, tenues les 3 et 8 novembre, doivent compléter leur déroute. Dans l'ivresse du triomphe, se laissent-ils entraîner à un véritable acte de folie ? et dans quelle mesure cet acte est-il leur œuvre collective ? Nous ne le savons point en détail, mais tous les historiens s'accordent à le considérer comme le point de départ définitif de ce qu'on appellera plus tard le calvinisme, avec toutes ses conséquences. Quatre jours après le triomphe de Marguerite de Navarre, en la fête de la Toussaint, 1er novembre 1533, Nicolas Cop débite, à l'église des Franciscains, un sermon sur les Béatitudes que l'on dit, mais sans beaucoup de preuves, avoir été composé, ou du moins inspiré directement par Calvin.

> Bien curieux, ce manifeste qui met en émoi l'Université, le Parlement, le gouvernement lui-même... Rien n'éclaire mieux ce flottement, cette inquiétude d'une génération qui, détachée des vieux théologiens, s'en allait, comme à la dérive, vers d'autres affirmations... Opposition de l'Evangile et de la Loi,... justification par la foi seule,... appel à la tolérance, ne sont-ce point là les doctrines, tout au moins les formules chères à l'hérésie ? (9)

La plupart des contemporains, mieux placés certes que nous pour en juger, y ont vu de fait une profession de luthéranisme. Nicolas Cop essaie d'abord de faire front à l'opposition ; il se couvre du patronage d'André de Gouvea, qui intervient en sa faveur. Mais il ne tarde pas à sentir que la terre brûle sous ses pieds. Convoqué par le Parlement, il s'esquive de Paris à la dérobée. D'autres font de même : Calvin se réfugie à Angoulême, où il commence à rédiger son Institution chrétienne. André de Gouvea tarde un peu plus, il se fait inviter par les autorités de Bordeaux pour prendre en mains la direction du Collège de Guyenne et il part lui aussi sans avertir son oncle : c'est la rupture définitive. Entre-temps, l'Université, fatiguée de se trouver sans tête, a élu un nouveau Recteur, pris encore une fois au Collège Sainte-Barbe. Le rapport, adressé par Rodrigo Manrique à Louis

(9) Imbart de la Tour, *op. cit.*, tome III, p. 97.

Vivès le 2 décembre, nous rapporte les gorges chaudes que font à cette occasion les partisans des lecteurs royaux sur la Faculté de théologie.

De tout cela, peu de chose transparaît dans les confidences d'Ignace et de ses compagnons : le Portugais Simon Rodrigues, alors boursier à Sainte- Barbe avec son frère depuis 1527 environ, est dit être un homme de désirs, « vir desideriorum, sed non omnino secundum scientiam » ; l'Espagnol Nicolas Bobadilla, fraîchement débarqué à Paris pour compléter ses études, est mis en garde par Ignace contre certains courants d'idées : « qui graecisabant, lutheranisabant ». Le plus compromis est François Xavier, car des racontars malsonnants sont colportés contre lui jusque dans sa famille en Biscaye : c'est une affaire grave pour lui, car, dans ces pays de vieille foi, on ne transige point pour les affaires d'orthodoxie ; il éprouvera le besoin de se justifier avec la dernière vivacité.

Il faut tenir compte de tous ces faits pour apprécier le choix fait par Ignace de l'établissement scolaire où l'on suivrait les cours de théologie. Deux Collèges, ceux de Sorbonne et de Navarre (où professait Le Picart) leur offrent un enseignement entièrement garanti. Il préfère le Studium generale des Dominicains, où se conserve la tradition encore toute fraîche du thomisme rénové par François de Victoria ; parfois aussi l'on va au couvent des Franciscains.

Il parachève enfin, par les Exercices spirituels, l'union de tous ceux qu'il a discernés pour son œuvre. Pierre Favre est le premier à passer par l'épreuve bienfaisante, en décembre 1534, dans une maison isolée du faubourg Saint-Jacques, alors que la Seine gelée est traversable durant trois semaines par les chariots. Quatre autres l'imitent, mais chacun à part, durant le printemps. Seul, François Xavier prend sa décision, sans avoir fait de retraite il fera plus tard les Exercices sans être empêché par ses obligations professorales. L'oblation de Montmartre vient mettre le sceau à ces résolutions par des vœux simples : chasteté, pauvreté (rendue effective après leurs études finies), pèlerinage à Jérusalem et, si ce pèlerinage leur est rendu impossible durant l'espace d'une année après leur arrivée à Venise, remise à la discrétion du Pape qui est le meilleur juge des besoins de l'Eglise.

Pas plus en 1534 que durant les deux années suivantes, à leur rénovation des vœux, aucune allusion directe n'est faite au protestantisme, bien qu'entre-temps, un petit groupe de fanatiques, réfugiés à Neuchâtel en Suisse, se soit décidé à ameuter définitivement l'opinion. Le 18 octobre 1534, au matin, a éclaté l'affaire des Placards affichés contre la messe aux carrefours de Paris, dans quelques-unes des principales villes du royaume et jusque sur les portes de la chambre du Roi à Amboise! La violence du ton répond à l'insolence du titre. Les conspirateurs obtiennent aussitôt le résultat cherché par eux. L'heure n'est plus à la modération. François Ier,

blessé dans sa foi et dans sa dignité, se montre impitoyable. Dès le 16 novembre, il y a déjà deux cents personnes incarcérées à Paris; le bûcher s'allume sur la place Maubert pour les condamnés, à quelques centaines de mètres de distance du Collège Sainte-Barbe. Une procession solennelle de réparation se déploie le 21 janvier 1535 par la ville, le roi en tête; tous les étudiants y prennent part.

Imperturbablement, Ignace et ses compagnons se cantonnent dans leur tâche d'instruction et d'édification. Certains de leurs compagnons se détournent d'eux comme novateurs, par exemple Jérôme Nadal, destiné à jouer plus tard presque le rôle d'un second fondateur de la Compagnie de Jésus : « Ego hunc librum volo sequi (habebam Novum Testamentum in manu), réplique-t-il à Ignace en ces premiers mois de 1535, vos nescio quo evadatis : nihil amplius mecum de his rebus egeris, nec de me cures ». Une fois de plus, — ce ne sera point la dernière —, Ignace est sujet à une dénonciation; en l'absence momentanée de Matthieu Ory, le Dominicain Valentin Liévin se fait livrer une copie des Exercices spirituels en latin. La conclusion de l'enquête leur est favorable; il accorde officiellement un brevet d'orthodoxie à tous les compagnons!

Vers le début d'avril 1535, Ignace se met en route vers l'Espagne, pour gagner de là Venise. Il laisse ses intimes amis à la garde de Pierre Favre comme « d'un frère aîné » pour achever leurs études de théologie. Trois autres leur seront encore adjoints. Le Collège Sainte-Barbe ne suffit plus à les abriter tous; ils essaiment en divers collèges, mais pour se retrouver le dimanche à la communion chez les Chartreux, ainsi qu'en de fraternels repas. C'est à cette époque aussi (fin 1535-début 1536) que les Exercices sont donnés par Pierre Favre à l'Anglais John Helyar, peut-être rencontré autrefois par Ignace à Oxford ou à Londres dans le cercle du nouveau martyr Thomas Morus. Rien de plus pittoresque que le carnet de notes qu'on a retrouvé d'Helyar : pêle-mêle avec ses comptes de dépense, on y trouve des extraits de Pères de l'Eglise, un brouillon de lettre adressée à Louis Vivès, un dystique en grec à l'éloge d'Erasme... et, enfin, la première transcription qui nous soit parvenue des Exercices spirituels!

L'horizon politique de l'Europe s'assombrit de plus en plus. Aux troubles causés par les guerres commençantes de religion, s'ajoute la rivalité toujours accrue de François Ier avec Charles-Quint. Pour éviter d'être immobilisés en France par les événements militaires, les neuf « maîtres ès-arts », restés à Paris, hâtent leur départ. Le 15 novembre 1536, ils quittent enfin à pied cette Université qui, malgré ses défauts, a été la mère de leur esprit; dans leur très léger bagage, ils emportent surtout leurs écrits! Ils retrouvent Ignace au rendez-vous de Venise, vers le début de 1537, en partance pour la Palestine à ce qu'ils croient, mais effectivement sur le chemin de Rome où les attend la protection éclairée du nouveau Pape Paul III.

Conclusions

Si l'on se place au strict point de vue historique, les conclusions qui sont habituellement portées sur le rôle joué par l'humanisme parisien dans les débuts de la Compagnie de Jésus ont besoin d'être révisées ou, si l'on préfère, précisées à la lumière des documents et des recherches de ces derniers temps.

Ce que tout le monde écarte désormais avec raison, c'est la légende trop longtemps admise que la Compagnie de Jésus, comme telle, est née à Paris, et plus précisément à Montmartre le 15 août 1534. La forme du nouvel Ordre religieux ne sera conçue que plusieurs années plus tard, à Rome, vers le Carême 1539, et dans le cadre des fondations nouvelles de « clercs réguliers » tels que les Théatins du futur Paul IV. Cette formule de vie religieuse, totalement inédite en France, donnera lieu à d'infinis débats quand on voudra l'y faire reconnaître officiellement.

Par ailleurs, il est certain que l'inspiration générale d'où la Compagnie de Jésus est sortie date, non point de la France, mais de l'Espagne, surtout sous la forme de la Contemplation du Règne et de la Méditation des deux Etendards.

Mais les modalités de cette directive générale ont-elles été conçues à Paris, au contact de l'orthodoxie du Collège Montaigu, comme on le prétend parfois? Les recherches de M. Marcel Bataillon, par exemple, sur *Erasme et l'Espagne*, nous ont appris à nuancer cette affirmation. Le réformisme catholique était très vivace en Espagne avant le concile de Trente même. Il s'y exprimait de deux manières : l'une, assez gauche et très simpliste, celle des « Alumbrados », illuminés ou « abandonnés »; l'autre, beaucoup plus élaborée et séduisante, celle des partisans d'Erasme. Avec les uns et les autres, directement ou surtout indirectement, Ignace de Loyola eut certainement des contacts; il fut même, tour à tour, et parfois simultanément, soupçonné d'appartenir à leurs coteries plus ou moins dissimulées. L'échec de ses deux premières « couvées » nous montre qu'en arrivant en France il avait encore à apprendre.

Que lui a donc apporté Paris, pour lui-même et pour la troisième « portée » de ses compagnons ? Sans doute, il y a mieux connu cet humanisme international que des conservateurs étroits, tels que Noël Beda, s'obstinaient à considérer seulement comme le précurseur de la révolte de Luther. Il y a trouvé aussi l'ébauche de « via media » qu'avait nettement tracée le concile provincial de Sens au début de 1528. Enfin, plutôt qu'au collège de Montaigu, renfermé et comme ratatiné sur lui-même, ce fut au Collège Sainte-Barbe, beaucoup plus aéré et ouvert sur le dehors, qu'il prit le contact intime avec les besoins fonciers de l'époque.

Sous ce toit, presque trop hospitalier, tous les courants d'opinions s'avoisinaient, et souvent se heurtaient. Il ne peut pas nous être indifférent de savoir, par exemple, que les Exercices spirituels, dans leur structure essentielle et, pour ainsi dire, architectoniquement, ont été pensés pour la première fois à l'usage du Français Pierre Favre, et en latin, entre Pâques 1531 et décembre 1534. Beaucoup d'éléments en préexistaient à coup sûr ; par la suite, ils seront adaptés par Ignace lui-même, pour le ministère du Nord de l'Italie avant la fondation de la Compagnie. Après l'approbation pontificale, viendront le recrutement de très jeunes novices, la fixation du texte de la Vulgate, et même ensuite, les Directoires destinés aux « donneurs de retraites ». Il n'en reste pas moins certain que c'est à Paris, dans l'ambiance du Collège Sainte-Barbe, pour des disciples de Lefèvre d'Etaples ou de Louis Vivès et des contemporains de Jean Calvin, qu'ils ont pris leur forme quasi définitive.

Pour caractériser l'ensemble de ces tendances, dont l'évangélisme était un des éléments les plus solides, l'on a employé le mot d'humanisme chrétien. Le terme est plus exact que celui de Contre-Réforme dont on a si souvent usé après le concile de Trente. En 1525-1536, à Paris, au Collège Sainte-Barbe, ce n'est point la lutte contre le protestantisme qui prédomine, car, d'une certaine manière, le protestantisme à la Calvin n'y existe pas encore, pas même chez Calvin ; sa date de naissance est bien connue, c'est le discours de Nicolas Cop prononcé à la Toussaint de 1533. Les conséquences ne s'en déduiront que durant les années qui suivront, surtout après 1540 ; Pierre Favre, lui-même, mort en 1547, appartiendra encore à cette période de transition où l'on pouvait rêver de conversation avec un Mélanchthon. Après lui, les ponts seront coupés entre les deux partis.

Plus que Pierre Favre, François Xavier paraît représentatif de cette phase, immédiatement antérieure à la fondation de la Compagnie de Jésus et à sa reconnaissance officielle par le concile de Trente. « Xavier a eu la chance de travailler bien loin des disputes de l'Europe », dit à ce propos un de ses biographes anglais (10), « et d'y mourir jeune ; ainsi le monde entier, protestants aussi bien que catholiques, s'est mis d'accord pour négliger le fait qu'il a été un jésuite et pour l'aimer comme un homme. »

Pour le départ de Xavier, le Collège Sainte-Barbe a joué un rôle essentiel. Les compagnons d'Ignace, en quittant Paris, avaient laissé quelques amis fidèles, le prédicateur François Le Picart, le Dominicain Benoît, le Franciscain De Cornibus, mais surtout Diogo de Gouvea l'ancien qui, avec toutes ses originalités primesautières, s'était cordialement attaché à Pierre Favre, Simon Rodrigues et autres. Diogo s'était toujours prodigieusement intéressé à la diffusion de la foi chrétienne

(10) Brodrick, *The Origin of the Jesuits*, 1940, p. 1.

dans le Nouveau Monde, découvert par les Portugais. En 1537, il reçoit de son correspondant de Lisbonne, Osorio, la nouvelle, très amplifiée d'ailleurs, qu'enfin dans cette Inde, jusque-là presque hermétiquement fermée à la propagation de l'Evangile, une nation entière, celle des Malabares sur la côte de la Pêcherie, s'est fait baptiser, mais qu'elle manque d'apôtres pour le soin des âmes. A ce moment, le souvenir toujours vivace des dix « maîtres ès-arts » lui revient au cœur et, par une série de démarches auprès de son souverain, il finit par provoquer, en 1540, le départ de François Xavier pour ces pays lointains.

C'est à peu près le dernier sursaut de gloire pour le pauvre Collège Sainte-Barbe, qui tombe peu à peu dans une décadence irrémédiable. Le premier coup fatal lui avait été porté par la désertion d'André de Gouvea, « ce coquin de neveu », pour Bordeaux. Il a été suivi d'un autre encore plus grave : la décision prise par le roi Jean III de cesser le service des bourses à Paris pour inaugurer l'enseignement universitaire au Portugal même, dans le Collège de Coïmbre. Enfin, Diogo l'ancien n'a jamais réussi à acquérir la possession de l'immeuble où l'enseignement a donné un si vif éclat; l'heure approche où il va être mis sans façon à la porte par le propriétaire qui ne se soucie que de profits matériels. Une dernière consolation sera donnée au vieux principal en 1545 quand il autorisera l'impression de la lettre passionnée d'appel que François Xavier adresse de l'Inde à tous les « suppôts de l'Université de Paris »! Après cela, Diogo n'aura plus qu'un douloureux crépuscule, réfugié misérablement chez les Grands Augustins, avant d'aller mourir bien vieux dans une modeste prébende à Lisbonne.

Les principes d'action et de vie, puisés par Xavier à Paris, s'épanouissent à ce moment dans ce que nous pourrions appeler sa « seconde manière ». Après s'être dévoué en effet à des populations simples, comme sur la côte de la Pêcherie, à Malacca, dans l'Insulinde,... il a pris contact avec les civilisations raffinées de l'Extrême-Orient, celle du Japon d'abord, et, par elle, celle de la Chine. Il s'est alors rendu compte que tout ce qu'il avait appris en France n'était pas de trop pour satisfaire aux besoins de ses curieux auditeurs; une fois de plus, il se retourne donc vers les Universités d'Europe, et surtout celle de Paris, pour lui demander du renfort en hommes spécialisés. Un trait significatif nous révèle sa mentalité d'alors. Il est à Malacca, chez le missionnaire jésuite qui y réside, juste avant de partir pour l'île de Sancian où il va mourir en vue de la Chine (2-3 décembre 1552). Il cherche un exposé de la doctrine chrétienne qui convienne aux lettrés d'Extrême-Orient. Sur la table, traîne un livre imprimé récemment en Espagne. Xavier l'ouvre; il le parcourt avidement. C'est celui qui lui convient : l'œuvre du chanoine de Séville, Constantino Ponce de la Fuente, qui sera bientôt proscrite par l'Inquisition espagnole comme trop pénétrée des idées humanistes d'Erasme!

Par une sorte de choc en retour, les correspondances de François Xavier ont entretenu et développé, dans la Compagnie de Jésus naissante, l'esprit primitif de Paris, qui risque d'être rétréci et durci par les préoccupations polémistes d'après le concile de Trente. Ignace de Loyola, attentif jusqu'au dernier jour (31 juillet 1556) à diriger, avec d'autres anciens étudiants de Paris, Jean Polanco et Jérôme Nadal, la croissance presque trop rapide de l'Ordre nouveau, fait alors appel à Xavier pour qu'il donne à l'Europe l'apport de son expérience inédite au milieu de civilisations insoupçonnées. Mais Xavier est déjà mort quand cette convocation parvient dans l'Inde et à Malacca. Son esprit demeure toujours vivant, dans des Lettres émouvantes. Ce sont elles surtout qui nous ont, malgré les déformations trop nombreuses de biographes inexperts, transmis les réactions de l'humanisme formé à l'école parisienne devant les problèmes subitement amplifiés par l'expansion mondiale au XVIe siècle.

Paris. Henri BERNARD-MAÎTRE, S. I.